Jacques Solé, *Révolutions et révolutionnaires en Europe, 1789-1918*

Anne de Mathan

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/10692>

DOI : 10.4000/ahrf.10692

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2009

Pagination : 241-244

ISBN : 978-2-200-92558-1

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Anne de Mathan, « Jacques Solé, *Révolutions et révolutionnaires en Europe, 1789-1918* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 356 | avril-juin 2009, mis en ligne le 17 décembre 2009, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/10692> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.10692>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

Jacques Solé, *Révolutions et révolutionnaires en Europe, 1789-1918*

Anne de Mathan

RÉFÉRENCE

Jacques Solé, *Révolutions et révolutionnaires en Europe, 1789-1918*, Paris, Gallimard, Folio Histoire, 2008, 809 p., ISBN 978-2-07-034081-1, 11,60 €.

- 1 *Révolutions et révolutionnaires en Europe* de Jacques Solé annoncent d'emblée la couleur en couverture : un tableau de Conrad Felixmüller, *L'agitateur Otto Rülhe parle*, dont les yeux injectés de sang stigmatisent le fanatisme de ce dangereux révolutionnaire subjuguant des êtres crédules. L'histoire européenne fin XVIII^e-début XX^e siècle, mise en scène sous des traits si peu engageants, se trouve décomposée au prisme d'un plan polémique. Jacques Solé qui prétend livrer « une étude objective des phénomènes révolutionnaires » (p. 15), l'article selon une typologie tendancieuse. Désireux de « se méfier des transfigurations rétrospectives qui métamorphosent, par exemple, une suite d'événements complexes, étalés sur une décennie, en un seul "bloc" d'une pureté intangible » (p. 15) et reniant toute causalité sociale aux révolutions, il recourt aux critères de la réussite ou de l'échec – alternative dont on sait quel terme l'emportera.
- 2 La première partie traite des « révolutions sans révolutionnaires » : « des changements fondamentaux, plus ou moins violents et mémorables, qui n'ont pas été accomplis par des révolutionnaires patentés et convaincus ». Ils échappent d'autant mieux à l'opprobre qu'ils peuvent être le fait de « dirigeants de nature "traditionnelle", qui s'appliquent [...] à réaliser une opération "révolutionnaire" » (p. 15). Les guillemets avouent une conscience de l'approximation des concepts, mais n'annoncent aucune justification. La deuxième partie aborde les « révolutionnaires sans révolution » à l'origine d'« entreprises désirées par des révolutionnaires authentiques », mais qui « méritent à peine le titre de révolution puisqu'elles se sont soldées par un échec » (p. 15-16). Se réclamant de « l'enseignement de Tocqueville sur la notion de rencontre

entre causes profondes et événements fortuits » et, avec une ironique complaisance, de « la formule léniniste relative à l'action conjuguée des masses et de l'impuissance des gouvernements » (p. 15), sans se préoccuper de la contradiction avec le refus des causalités sociales, Jacques Solé explique ainsi leurs échecs : « Le destin malheureux des révolutionnaires sans révolution provient, il est probable, de l'absence d'une telle conjoncture » (p. 16). Il faut attendre plus de 500 pages et la troisième partie pour découvrir des « victoires révolutionnaires », mais ce concept est ironique, décrivant notamment les aspects les plus problématiques de la Révolution française : les massacres de septembre et la Terreur.

- 3 La visée d'un tel ouvrage paraît claire : ce plan reposant sur l'opposition des échecs aux réussites révolutionnaires, mêle des projets politiques radicalement différents. Quoi de commun entre la Révolution française, la fondation du régime austro-prussien ou l'histoire de l'Empire russe au XIX^e siècle ? Cette confusion des genres et ce maelstrôm chronologique qui traite 1799 avant 1792, tentent de minorer l'exceptionnalité de l'événement français, présenté comme la chronique d'un échec annoncé.
- 4 Les pages consacrées à la Révolution française tournent au réquisitoire. Les masses populaires y apparaissent violentes et aveugles. Les vainqueurs de la Bastille, désignés comme des « ouvriers », « n'obéissent à aucun projet révolutionnaire et ne sont manipulés par personne. Seuls leurs besoins et leurs passions expliquent cette initiative » (p. 21). Affirmant que « cette crise économique et sociale explique en premier lieu l'intervention des forces populaires dans la bataille politique » (p. 24), Jacques Solé fait feu de tout bois pour minimiser l'importance de l'événement. Après Varennes, l'essor du mouvement démocratique n'est pas mieux traité. « Les Jacobins, ébranlés, s'humilient de façon pitoyable devant l'Assemblée » (p. 183), sans que cette affirmation sibylline se trouve explicitée, mais les Feuillants se voient crédités d'une « nouvelle légitimité » (p. 184). Les sectionnaires parisiens « n'ont jamais constitué un mouvement autonome au service d'une entreprise d'ensemble » (p. 196). Soutenant que « les sans-culottes bornent leurs efforts à un horizon local », Jacques Solé leur concède un rôle de « force d'appoint, souvent décisive, mais incapable d'imposer sa conception de la démocratie directe », et tire un trait simplificateur sur la vitalité des pratiques politiques des sections en 1792-1793, réduite à « de farouches luttes intestines », et sur cette force politique avec laquelle la Montagne dut compter. Soucieux de plaider la continuité de l'Ancien Régime et du nouveau, de minimiser la rupture révolutionnaire, et d'entacher le peuple d'un archaïsme condescendant, il fait des sans-culottes, « crédules et naïfs », « davantage les héritiers des consommateurs populaires d'Ancien Régime que les précurseurs de la démocratie contemporaine », agitant « plus des querelles anciennes que des visions nouvelles », en un mot « la haine plus que la fraternité ». Leurs meneurs sont « souvent prévaricateurs ou tyranniques » et leurs femmes « nombreuses et bruyantes » (p. 196-198). Sans craindre le jugement de valeur, Jacques Solé considère qu'après les journées de germinal et prairial, la « fin de l'activisme sans-culotte, privé de ses armes et de son organisation, fait plaisir aux honnêtes gens » et conclut sans appel : « utilisés par les politiciens du sommet, ils pèsent peu, même en 1793-1794, sur les décisions et sont vite renvoyés à leur insignifiance sociale » (p. 202-204). L'ensemble du portrait respirant le préjugé, paraît nourri de la lecture de Taine, plus que des procès-verbaux des séances des sections ou des acquis historiographiques récents.

- 5 Au chapitre des « étapes de la radicalisation française », Jacques Solé cède à la facilité téléologique qui consiste à faire un événement « inévitable » (p. 509) des journées des 5 et 6 octobre 1789 où d'effrayantes femmes de la Halle ramènent à Paris la famille royale et mangent sur la route un « cheval à peu près cru » (p. 510). Par un étonnant raccourci, il traite ensuite la chute de la monarchie, d'une façon classique dans le courant historiographique qu'il incarne, jusque dans la sévérité vis-à-vis de Louis XVI : « Le roi abandonne ses partisans et se résout à une capitulation qui correspond à son caractère » (p. 527-528). Il véhicule l'ethnotype douteux des Marseillais qui « proviennent d'une région de guerre civile où, depuis 1789, le sang a souvent coulé dans des affrontements fratricides. [...] Cette *Marseillaise*, fanatique et farouche, meurtrière et héroïque, vrai hymne de colère, convient à leur tempérament et à celui de l'époque » (p. 525). Sur les massacres de septembre, Jacques Solé procède par déterminisme, affirmant que « la sourde fureur qui règne alors sur Paris, prépare alors un déchaînement spontané, nourri par le souvenir de la récente cérémonie funèbre en l'honneur de morts qui demandent toujours vengeance et par la contemplation, au Carrousel, d'une guillotine sans emploi » (p. 534). Jouant les redresseurs de torts historiographiques, il déplore un fait bien connu : « Les historiens n'insistent pas assez sur le fait que les massacreurs seront plus sévères pour les délinquants que pour les contre-révolutionnaires ». L'un d'eux trouve grâce à ses yeux : « Jean-Clément Martin, qui le signale, estime que les prisonniers de droit commun étaient considérés comme des opposants dangereux ». Mais Jacques Solé interroge - « Au nom de quelle logique ? Politique ou mythique ? » - et sermonne - « Si la seconde est la bonne, encore faudrait-il l'expliquer », sans pourtant rien en faire (p. 534). Concluant que « cette page sinistre de l'histoire de la Révolution parisienne la marque de façon indélébile » (p. 539), il suggère que puisque ces événements sont des « victoires révolutionnaires », celles-ci ne sont pas souhaitables.
- 6 L'histoire de la République est relue d'une manière aussi partielle, conspuant la prétendue versatilité des Conventionnels : « Les palinodies de ces députés sont parmi les plus célèbres de l'histoire, puisqu'ils réhabilitent les Girondins après les avoir persécutés, adoptent puis condamnent la politique terroriste, abominent, célèbrent et vomissent à nouveau leur collègue Marat, applaudissent puis abattent Marat, promulguent une constitution qu'ils font approuver par référendum mais n'appliquent jamais, en lui en substituant au contraire une autre [...] ils se rallient sans peine, après avoir habilement utilisé et déjoué les passions populaires, à Napoléon Bonaparte qui partage en bonne partie leurs aspirations et qu'ils servent pour la plupart sans état d'âme » (p. 541-542). Goût de la contradiction ou mauvais esprit, Jacques Solé justifie l'épuration de la Convention par cette affirmation discutable : « Celle-ci ne s'épure des Girondins, à la demande des sans-culottes, qu'en raison de l'intransigeance des premiers » (p. 549). Il ressert les vieilleries rituelles sur le mouvement « fédéraliste », replacé dans le « cadre de la décentralisation instaurée en 1789 » (p. 551), et répète une hostilité que rien n'atteste aux levées d'hommes, au « renfermement des pouvoirs de police » et à l'abolition de la distinction entre citoyens actifs et passifs. Il commet de curieuses erreurs : les 900 victimes marseillaises passent à 300 (p. 556). Rien de tel à propos des Vendéens, « exterminés » à Savenay, occasion d'un raccourci tendancieux : « Ce massacre, dont Michel Biard, historien des représentants en mission, vient de reconnaître qu'il fut soigneusement supervisé par eux, a fait au moins 250 000 victimes » (p. 556). La Terreur qu'il explique par la théorie des circonstances, s'en trouve néanmoins vigoureusement condamnée comme « une expérience utopique dont

l'échec se révèle immédiatement » (p. 567) et « qui, sans avoir sauvé la France (puisque celle-ci le fut grâce à un effort de défense nationale largement indépendant d'elle) a terni l'image de la Révolution ». Ce que Jacques Solé reproche à la Révolution, c'est « la fermeture des églises, la peur des arrestations, le règne de la langue de bois révolutionnaire » (p. 569).

- 7 Le reste de ce bréviaire conservateur est parsemé d'affirmations polémiques. Si l'on s'en tient à l'exemple italien, la grande nation y envoie « un occupant méprisant et anti-chrétien qui ne peut compter que sur des radicaux étrangers à leur peuple et souvent déçus par leurs "libérateurs" » (p. 77). Au XIX^e siècle, Mazzini y organise des « putschs lamentables » et « le jeune Garibaldi présente l'originalité de préparer l'unité italienne en se battant en Amérique du Sud » (p. 220). Mais « il n'en va pas de même des perspectives de d'Azeglio, aristocrate piémontais qui insiste, en 1846, sur le lien entre réformes intérieures des États et constitution d'une fédération italienne. Rompant avec le goût de Mazzini pour la conspiration et envisageant l'hypothèse d'une "guerre nationale", ces vues impressionnent les esprits à la veille de 1848 » (p. 220). La différence de traitement est évidente entre les réformateurs libéraux, ou mieux conservateurs, et les révolutionnaires progressistes. Mais l'ensemble de cette trop ambitieuse étreinte relève du pot-pourri factuel plus de l'essai sulfureux, et ne saurait tenir lieu de manuel à des étudiants qui se perdraient sous l'avalanche de faits présentés abruptement, en l'absence de problématisation et de conclusion partielles, et de façon biaisée par des postulats idéologiques ruinant l'historicité de la démonstration.
- 8 Passons sur une langue sans élégance s'autorisant quelques familiarités - Robespierre, « il n'a pas que des amis » (p. 564) - pour en venir à la conclusion. L'idée que l'on ose qualifier de forte, apparaît enfin : « Le fait national constitue l'origine principale des révolutions de l'Europe contemporaine » (p. 770). Il est fâcheux que cette explication ne marche pas pour la Révolution française et que, pour le XIX^e siècle, elle soit admise depuis longtemps. L'ouverture chronologique applique la typologie de Jacques Solé au XX^e siècle. L'idée que parmi les « révolutions sans révolutionnaires » figurent les régimes fondés par « Charles de Gaulle, de 1944 à 1946, puis de 1958 à 1962 », ou l'Allemagne Fédérale après 1945, mais aussi « entre 1943 et 1946, l'Italie », et la « transition démocratique » opérée par Juan Carlos à la mort de Franco, pourrait encore être admise. Mais la conviction que, à l'instauration en Europe centrale et orientale des régimes communistes qui « ne sont pas dus à un mouvement authentique des populations, mais à la contrainte politique exercée par Moscou », s'opposent les « « révolutionnaires sans révolution » plus respectables [qui] ont eu à lutter, après 1945, contre la dictature communiste » relève du jugement de valeur et du postulat politique. Quant aux « phénomènes de victoires révolutionnaires » parmi lesquelles figure en bonne place la chute du communisme en Europe centrale et orientale, l'apothéose réside dans l'affirmation suivante : « Il est remarquable qu'entre 1920 et 1940 ces révolutions européennes aient été dues à des forces politiques de droite, comme l'attestent, outre de nombreux coups d'État balkaniques, la prise du pouvoir par Mussolini en 1922, Hitler en 1933, Franco en 1939 et Pétain en 1940 » (p. 772). Découplant l'arrimage sémantique du concept de révolution à celui d'ouverture démocratique et de progrès social, Jacques Solé suggère qu'une bonne révolution est une révolution de droite.

- 9 L'« orientation bibliographique », squelettique pour une si vaste entreprise, laisse enfin sceptique sur le choix de ces 49 titres extrêmement divers. Un seul manuel est cité sur les dizaines de livres sortis à l'occasion du programme *Révoltes et Révolutions* aux concours en 2004-2006. Des historiens reconnus – G. Lefebvre, A. Soboul, M. Agulhon, J.-C. Martin, etc., – font pendant à A. Meyer, S. Shama, ou N. Werth, l'un des auteurs du *Livre noir du communisme*. Chaque chapitre comporte une petite note dans laquelle parfois apparaissent discrètement des références telles que P. A. Taguieff, *Les contre-révolutionnaires. Le progressisme entre illusion et imposture*, Denoël, 2007. Un livre si navrant par ses problématiques, ses méthodes et ses conclusions, ne peut servir le courant contre-révolutionnaire, pourtant bien dans l'air du temps.